

## Discours de réception de Mademoiselle Paulette Choné



### L'autre langage du vivant. Histoire naturelle et emblématique

J'ai choisi ce sujet moins pour parler des bêtes et des plantes que pour les laisser parler. C'est un rêve, bien entendu, un rêve enfantin et un rêve de philosophe. Au début du dialogue *Le Politique*, Platon suppose que dans l'Âge d'or, les hommes jouissaient de beaucoup de loisirs. Ils avaient la faculté de converser, « non seulement avec les hommes, mais encore avec les bêtes », « s'informant auprès de tout ce qui existe » en vue de « l'enrichissement de la pensée », et « une fois gorgés de nourritures et de boissons », ils se racontaient « les uns aux autres, ainsi qu'aux bêtes, des histoires du genre de celles qu'à leur sujet on raconte à présent<sup>[1]</sup> ». Bonheur « mille et mille fois supérieur » à celui des hommes de maintenant. Ce temps de félicités légendaires est fini, « celui qui conduit le navire de l'univers » a abandonné le gouvernail ; il s'est retiré dans sa dunette et depuis, le monde a « fait marche arrière<sup>[2]</sup> ».

Ainsi parle l'Etranger d'Elée, celui qui vient d'ailleurs pour « mettre la main sur une espèce de vérité » et donner des définitions justes des choses, ici de l'art royal de gouverner. Tout le monde n'a pas la nostalgie du « temps où les bêtes parlaient ». Montherlant jugeait inepte cette phrase inaugurale des contes : qui sait si les animaux ne préféreraient pas autant de sottises ennuyeuses que les humains<sup>[3]</sup> ? La zoopsychologie et l'éthologie, telles qu'elles se sont établies au début du XX<sup>e</sup> siècle, ont entrepris d'étudier ce qu'elles n'hésitent pas à nommer le « langage animal ». Les travaux célèbres et déjà anciens de Von Frisch sur les abeilles étudient des transferts d'information à l'intérieur d'une colonie d'insectes ; ceux de Lorenz sur les oies cendrées décrivent des comportements permettant aux oiseaux d'assurer leur survie ; les expérimentations sur les chimpanzés qui alimentent périodiquement la chronique scientifique montrent qu'existent chez les primates des systèmes d'information efficaces.

Mais il ne s'agit là que de pseudo-langages. Raymond Ruyer, dans l'un de ses livres les plus importants, *L'animal, l'homme, la fonction symbolique* (1964), explique que les singes, à qui l'on arrive à faire voir des objets, utilisent toujours le langage suivant la logique des besoins et des instincts, comme des signaux. Ils ne font que substituer le langage des sons à d'autres outils signalétiques, olfactifs, gestuels ou tactiles, c'est-à-dire les signaux sensoriels qui permettent l'adaptation au monde actuel, qui leur servent au présent et habituellement. Pour Ruyer, le langage n'est pas l'identification des objets, ni même leur dénomination, il commence avec le sens, ou mieux avec la crise du sens, le moment où le sens devient un problème inactuel, non assujéti à une satisfaction immédiate. La curiosité pour le sens, origine de la fonction symbolique ou, comme il ne craint pas de dire, du « symbolisme », n'est pas pour autant « gratuite et inutile » dans la conservation de l'espèce humaine. C'est un « instrument d'exploration » qui permet l'accès à « la vérité en général ». « Les animaux parlants de la fable [...], sont des hommes », écrit-il dans l'une de ces formules frappantes que ses élèves ne pouvaient oublier<sup>[4]</sup>.

Ses vues si nouvelles et si pénétrantes sur la spécificité de l'homme dans la nature, Ruyer ne les appuie pas sur une opposition avec les autres règnes. Au contraire. « Non seulement l'homme ressemble aux animaux supérieurs, mais il ressemble aux organismes les plus primitifs [...] dont l'accumulation fait l'univers. C'est trop peu dire qu'il leur ressemble, il est un de ces domaines unitaires », capable de transformer par son travail et par toutes sortes de « relais organiques et mécaniques interposés » un « canton exceptionnellement vaste de l'univers ». C'est justement parce que « l'homme n'est pas un étranger dans le monde » qu'il a mis une telle énergie, une telle inventivité à faire servir les autres êtres vivants à la recherche du sens, de « la vérité en général ». « L'autre langage du vivant », c'est un ensemble de relais symboliques par lesquels l'homme vérifie sa capacité d'explorer le monde et de lui demander une autre vie.

En bâtissant pour vous, mes amis, mes confrères, les libres interrogations de cette après-midi, je me suis aperçue qu'en évoquant l'ordre de la nature, l'expression symbolique et les avatars dans l'histoire d'une intelligibilité vivante, notamment dans le domaine de l'emblématique – sur lequel je vais m'expliquer dans un instant –, je revisitais avec une sorte d'étonnement et de naïveté certaines galeries et chambres des demeures de la mémoire. Je croisais là quelques-uns des objets qui m'ont occupée au fil des années, qui se présentent dans une succession fragmentaire et stochastique. Voici, tapissant les murs de ces salles – et aussi de ces cagibis ou « calougeottes » où règne le désordre – l'humour de Callot dans les sujets les plus graves, la morale pénétrante de La Tour sur la servitude, la puce faisant écho à une boutade sur Falstaff, le mauvais maître, dans le *Henry V* de Shakespeare, les plantes girasoles qui ne vivent que de

regarder en face la lumière, ou encore les raisons mathématiques de la spirale sous sa forme la plus merveilleuse, le nautille des cabinets de curiosité, exhibé dans les natures mortes qui montrent son emploi ostentatoire sur les dressoirs et les tables des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Mais surgissent aussi sur ces parois les bêtes et les fleurs des manuscrits à peintures saisis sur le vif pour venir habiter un symbolisme limpide et ingénu, les chiens affrontés du roi René au musée de Bar-le-Duc, les devises douces-amères du cousin de Madame de Sévigné dans son château de Bussy-Rabutin en Bourgogne, la faune et la flore habilement codifiés du vocabulaire de l'héraldique. Dans des inventions fantasques et hardies, les quadrupèdes de l'ingénieur de Langres Joseph Boillot se dressent pour soutenir les entablements d'incroyables architectures. Ils sont stimulés à imiter la station verticale par esprit de résistance à ce qui dans la nature leur est le plus opposé, suivant la très ancienne doctrine des sympathies et antipathies héritée d'Aristote révisée par Erasme. C'est la force de s'opposer qui est en jeu, condition même de la paix civile. Et ce sont encore les renards des fables et de la satire sociale, tels que les a vus Grandville, sans oublier le stupéfiant danseur de moresque inquiétant et grivois dessiné par Bellange ; celui-là s'est vraiment produit dans une mascarade de Carnaval à la cour de Nancy, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, je l'ai appelé le « renard-pèlerin » parce qu'il incarne avec une énergie violente la fourberie cachée sous un masque dévot. Mais ce sont encore des détails minuscules, comme cette broderie qui soutache le costume d'un seigneur se produisant dans un combat à pied tout près d'ici, sur la Carrière, en 1606, pour le mariage d'Henri, duc de Bar, avec Marguerite de Gonzague. Elle s'orne de fleurs de bourrache, symbole de constance en amour, les mêmes qui décoraient un joyau de la dot de Marguerite, décrit au détour d'un document des archives de Mantoue. Là encore, jusque dans cette notation minuscule, Bellange est au sommet de sa virtuosité. Et soudain, c'est Krazy Kat, le tendre chat métaphysicien de George Herriman, qui se présente et je n'aurai garde de l'oublier. Car ni ce personnage imaginaire ni le trait prodigieusement délié du dessinateur américain ne contredisent l'esprit alerte et profond des graveurs anciens, de Callot même, et la bande dessinée réactualise et remet sans cesse sur le métier les relations du texte et de l'image qui sont au principe de l'emblème.

Mais quelle ménagerie, direz-vous, et quel jardin mal tenu ! Car l'on craint de rester étourdi devant une telle mosaïque, une réunion aussi diverse de bêtes et de plantes trafiquées, mises en scène, métamorphosées pour plaire, amuser, faire la morale, faire rêver. Je ne me demanderai pas ici pourquoi je me régale d'enseigner et d'écrire sur ces sujets-là et de traquer leur réalité fractale, à vous de décider si c'est par atavisme ou par caprice. Il n'est pas trop bon de s'abîmer dans l'illusion rétrospective d'un bilan « ego-historique » - je crois que dans toute récapitulation de ce genre, sous la toge professorale dépassent vite les pattes poilues du renard-pèlerin. En outre, une liste ne forme pas un tableau

construit. Tous ces motifs, il s'agit de trouver la règle de leur composition, de leur donner une cohérence et une unité. Je m'y essaie devant vous dans la lumière de l'amitié.

Aussi je continuerai en vous parlant du langage figuré en général, puis des emblèmes au sens strict que ce mot avait aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, enfin je tâcherai d'expliquer à quelle « vérité expressive » achemine cet « autre langage » des êtres animés, ce qu'il nous dit de l'homme et du monde.

### 1.

Sans les animaux et les plantes, que serait notre langage figuré ? Essayons d'imaginer ce qu'il resterait par exemple de l'héraldique si nous en soustrayions le bestiaire et la flore. Suivant les études de Michel Pastoureau, les animaux ont fourni au blason une bonne part de leurs figures, 60 % au XII<sup>e</sup> siècle, avant de se stabiliser quantitativement vers 25 % autour de 1500, alors que simultanément la faune héraldique se diversifiait dans les sceaux et les armoiries, jusqu'à représenter à peu près toutes les espèces connues, locales ou non. « Sur l'ensemble de la période médiévale, [...] *grosso modo* trois armoiries sur dix sont animalières<sup>[5]</sup>. » Non sans nuances géographiques. En Ecosse, en Autriche, en Suisse et en Allemagne méridionale, la proportion est la plus forte (40 à 35 %). C'est en Italie, en Savoie et en Castille qu'elle est la plus faible (15-20 %). Le lion et le léopard sont les préférés, devant le sanglier et l'ours, et même l'aigle vient après le lion, pour ne rien dire des autres oiseaux, tandis que les animaux aquatiques sont délaissés, le bar ne suffisant pas à faire remonter les statistiques. Les végétaux sont bien moins fréquents, sauf quand ils sont stylisés comme la fleur de lis, la rose, le trèfle et la quintefeuille. Leur répartition privilégie curieusement l'Ecosse, l'Irlande, la Bretagne, la France méridionale et l'Allemagne du Nord. Mais la flore stylisée est commune à tous les pays et à toutes les civilisations. Ces meubles héraldiques perpétuent dans les armoiries familiales et dynastiques la fonction archaïque du totem, c'est-à-dire de l'animal-ancêtre protecteur. Plus concrètement, les premiers animaux héraldiques ont certainement été empruntés aux enseignes militaires, aux boucliers décorés de figures zoomorphes.

A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, parallèlement aux systèmes héraldiques traditionnels par définition strictement codifiés, commence à se développer l'emblématique personnelle des souverains et de l'aristocratie. A la différence des armoiries, elle est inventive et peut évoluer au gré des volontés du personnage qui se la donne selon les événements heureux ou malheureux de son existence. Elle prend la forme de « devises » - en italien *imprese*, une combinaison de figure et de paroles.

Les premiers historiens des systèmes symboliques, dès la Renaissance, se sont plu à dire que les devises dérivèrent du cri d'armes, né sur les champs de bataille médiévaux comme signe de différenciation, de reconnaissance et de ralliement, donc comme moyen tactique visuel. Avec cette généalogie, la devise chère aux humanistes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles se donnait un enracinement chevaleresque et aristocratique : la devise comblait les rêves des lecteurs de l'*Amadis de Gaule*, de l'Arioste et du Tasse, et flattait toute forme de désir de noblesse. Cependant, ce n'est pas assez d'une généalogie médiévale. Car derrière les écus des paladins, dans les romans et les fêtes équestres masquées, s'aperçoivent les enseignes manipulatoires des anciens Romains. Pline l'Ancien rapporte que les armées romaines marchèrent d'abord au combat sous cinq enseignes différentes portant les figures totémiques de l'aigle, du loup, du minotaure, du cheval et du sanglier, avant que Marius, au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ne les réduisît à une seule, l'aigle. (Pline, *Hist. Nat.*, X, 5). Et dans un arrière-plan plus vénérable encore, l'imaginaire de la Renaissance entrevoit, non moins colorées et présentes, les targes historiées des Troyens. On se bat et on meurt à la vue d'un seul signe et pour lui, en pensant aux héros des âges anciens qui l'ont reçu d'un dieu : dans le *Roland furieux*, Roger porte « l'aigle blanche en champ d'azur » qui lui vient du « très vaillant Hector » et qui n'est autre que l'oiseau divin qui enleva Ganymède sur le mont Ida. La devise humaniste et le blason, les armoiries réelles et les légendaires ont pour horizon lointain ces motifs antiques resplendissants d'une aura incomparable. Décrits tantôt avec l'objectivité d'ethnologue d'un Diodore de Sicile, tantôt dans le climat d'émerveillement poétique de l'*Iliade*, ils sont dotés de plusieurs fonctions qui ne se distinguent guère : opérationnelle et tutélaire, morale et héroïque, militaire et religieuse. Les animaux qui les constituent en acquièrent une puissance supranaturelle.

Mais la culture humaniste, et c'est là une grande nouveauté de la Renaissance, corrige parfois cet accent héroïque. Le Lyonnais Barthélemy Aneau, en moraliste attentif aux changements profonds que les armes à feu et les leçons de Machiavel ont apportés à la conduite de la guerre, enjoint ironiquement aux grands capitaines de renoncer à leurs devises chevaleresques. Fini le règne des animaux messagers des vertus et des vices. L'âge de fer ne veut plus que force et ruse, des lions et des renards.

Le lexique héraldique très codifié ne peut faire oublier l'importance dans les sociétés traditionnelles et dans certaines aires régionales comme les pays germaniques, des blasons roturiers, blasons de villes ou de corporations. C'est le domaine des particularismes, des calembours, des jeux de mots. La ville de Chaource a ainsi deux chats et un ours. Ou bien affleure le souvenir d'anciennes légendes. Lors de la fondation de Milan, dit-on, on mit au jour un étrange animal, un porc couvert d'une toison de laine, mi-laine, mi-soie,

d'où « Milan ». Le juriste milanais Alciat, auteur du premier livre d'emblèmes imprimé, en 1531, met sa ville à l'honneur avec cette anecdote archéologique, qui est censée célébrer l'antiquité de la cité.

Aujourd'hui, l'héraldique communale et régionale est très présente, pour ne rien dire des logotypes envahissants des firmes, des produits et des événements, dans lesquels les animaux et les végétaux continuent à jouer un rôle. Mais déjà on observe dans la signalétique la place grandissante des codifications mondialisées, des pictogrammes qui ne sont plus jamais empruntés aux êtres vivants – à l'exception notable de l'oiselet de Twitter - mais de plus en plus souvent aux objets numériques (une disquette vous dit par exemple d'« enregistrer »). Un « volapük » ou un esperanto optique où il n'y a ni plantes ni bêtes. Qui sait quel est son devenir ? Car personne ne se sert plus de disquettes, ces signes tombent vite en désuétude. Et quelle dérision de les nommer « icônes » d'après l'anglais technique *icon*, même si les « émoticones » ou *smileys* renouent avec la figure humaine, héritiers d'ailleurs d'astuces typographiques anciennes. Ce sont des signes que l'on active sans les regarder, mais de quel ordre est leur emprise magique sur l'âme de ceux qui les utilisent ? Or les signes ne sont pas innocents : le pouce baissé du « dislike », dans les jeux du cirque, signifiait la mise à mort. La vérité est que nous avançons dans un monde où les symboles sont surtout des stimuli, destinés à provoquer des comportements, au mieux des états de conscience standardisés. Un cercle avec une bouche et des yeux signifie depuis longtemps, non pas la satisfaction béate, mais le Soleil, principe de vie, voire la Vérité rayonnante, comme dans ce manuscrit emblématique du Collège des Jésuites de Munich<sup>[6]</sup>, l'un de ces travaux scolaires comme la Compagnie en a tant produit. Celui-ci décline le lion de Bavière dans des dizaines de variations, lui aussi avec un graphisme très simple, un art consommé de la communication visuelle et conceptuelle.

Quant au signe « hôtel tranquille » du guide Michelin, un pionnier expert en pictogrammes comme tous les cartographes, est-il un oiseau sur une branche ou un personnage sur une chaise longue ? Il est ambigu dans sa forme, à force de simplification, non à cause de sa richesse polysémique. Il ne fait guère rêver, mais il est exact de dire qu'il peut conduire l'automobiliste vers un lieu idyllique. On sait que l'entreprise soignait beaucoup sa publicité et utilisa des dessinateurs inventifs. Mais on a peut-être oublié que le fameux *bibendum* est dans la droite ligne de la pensée humaniste des emblémistes. Avec son slogan imaginé en 1894 d'après un vers du poète latin Horace, son image et ses quelques lignes d'explicitation, trois éléments par conséquent, cette affiche est une sorte d'emblème.

2.

Qu'est-ce qu'un emblème ? C'est un composé d'image et de texte, un genre à la fois littéraire et pictural qui se développa au XVI<sup>e</sup> siècle et connut une immense fortune pendant au moins 200 ans. Plusieurs milliers de livres d'emblèmes sortirent alors des presses des imprimeurs dans toute l'Europe. Tandis que les devises exprimaient les valeurs et les aspirations d'une seule personne, les emblèmes diffusaient des idées morales, politiques ou religieuses et attendaient d'être déchiffrés par le lecteur-spectateur. Les livres d'emblèmes exercèrent une influence considérable sur tous les arts, le décor des édifices, la littérature, le livre, les jardins, les fêtes, la pensée symbolique, l'art de gouverner, de faire les lois, de faire la guerre, de s'adresser à Dieu dans les dévotions.

Or tout, absolument tout est bon pour faire un emblème : les activités humaines, les objets de la technique, les phénomènes naturels... J'aurais pu choisir de parler de météorologie, d'optique, de machines : les emblèmes ont accueilli toutes les préoccupations, tous les objets. Et bien entendu les êtres vivants, qui même y ont le beau rôle, parce qu'ils bénéficient d'une part de la solide tradition du symbolisme universel, des proverbes, apologues et fables, et d'autre part parce qu'ils mobilisent une curiosité scientifique renouvelée.

Parvenu intact jusqu'à la Renaissance, le trésor des connaissances et des acceptions symboliques transmis par les naturalistes de l'Antiquité, préservé et amplifié dans les encyclopédies médiévales, est alors redécouvert et rajeuni avec passion par les théologiens, les savants et les artistes. Le merveilleux s'y superposera encore longtemps à l'observation naturaliste et à l'effort de classification, les « propriétés » des choses se mêlant à leur analyse positive. Dans la même ferveur d'interprétation, la lecture protestante de la Bible comme l'exégèse sacrée de la Réforme catholique ravivent l'attention au foisonnement du sens dans l'Écriture. Les animaux sont à l'honneur au frontispice de la Bible polyglotte de Plantin, avec un motif qui à la même date forme le sujet d'un emblème du graveur de Neufchâteau Pierre Woëriot.

Quant aux fables, elles sont universelles et éternelles. Les animaux y parlent naturellement une langue intelligible aux hommes de tous les âges et toutes les conditions. La Fontaine avait lu Esope et Alciat, qui lui-même avait lu les fabulistes grecs. Plus encore, il connaissait bien les versions occidentales de l'histoire indienne passée par la Perse des deux chacals Kalila et Dimna, figures animales des flatteurs de cour, qui deviennent loup et renard chez le fabuliste, et dans plus d'un emblème. L'emblème peut parfois servir à entrer dans l'intelligence de la peinture : la queue de renard est le symbole en effet des grossiers flatteurs de cour, car cet accessoire ne sert qu'à chasser les mouches dans les écuries.

Non moins fascinante est la manière dont se conjuguent les observations scientifiques sur le vivant et la méditation aussi bien morale que juridique, politique ou religieuse. On est alors au seuil de la science classique. Alciat mit à l'honneur dans un emblème sa propre devise, le rébus de son nom de famille. L'alce, c'est l'élan, mais l'auteur le croit mi-cerf, mi-cheval, et son dessinateur n'en sait pas plus. L'alce ou élan est une bête merveilleusement légère et rapide, qui ne s'attarde jamais : donc elle enseigne à ne pas remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même. Un peu plus tard, le grand naturaliste suisse Conrad Gesner lui consacre un long chapitre. Très attentif à trouver des informateurs directs puis à recruter les meilleurs graveurs, il met cependant dans le même livre une planche très fantaisiste, quitte à en ajouter plus loin une autre plus réaliste.

Ce souci naturaliste n'est pas toujours une priorité dans la culture des symboles. Et pourtant... Le facétieux Pierre Woëriot figurant la foi toujours vivante semble bien avoir emprunté à un herbier l'image de l'aloès. Dans l'emblème, il est vrai, le vrai et le faux perdent leurs contours. La même bête peut abriter cent significations divergentes. Pensiez-vous trouver chez l'écureuil un exemple d'endurance ? Quand il ne se sert pas de sa queue comme d'un parapluie, elle devient une voile, et l'on assure qu'un écureuil traversa ainsi un jour le Danube. Le conte se dissout dans le plaisir inimitable de regarder, de déchiffrer, de se promener dans les circonvolutions du sens, surtout quand l'étrangeté stimule l'ingéniosité.

Mais les vignettes les moins étranges ne sont pas les moins paradoxales. Un emblème de Callot explique que l'oiseau en cage est enviable, qui chante en sécurité ; à son ennemi, le chat qui n'est autre que le démon, il ne reste qu'à se chauffer sur le bord de la fenêtre. Ces jeux sérieux ont tant de succès que les ouvrages sont sans cesse adaptés, transformés, traduits dans toutes les langues, le latin demeurant toutefois longtemps la langue de culture vraiment œcuménique de l'Europe. Les migrations, les réemplois sont la règle dans ce genre qui sert volontiers à la pédagogie. Les sujets chers aux emblémistes se retrouvent, sans texte aucun, dans des tableaux qui soudain atteignent à une épaisseur inattendue.

À mesure que grandit chez les peintres l'intérêt scientifique pour l'inépuisable variété naturelle, la sensibilité aux formes vivantes prend des traits parfois poignants à force d'être raffinés. Des médecins, de savants botanistes comprennent que le langage de l'emblème, loin d'être une futilité, propage la connaissance des espèces, surtout celles qui viennent d'être découvertes, tout en réveillant la mémoire et le goût de l'approfondissement moral. Les bêtes « préceptrices de l'humanité », suivant le mot de Montaigne citant justement



le passage de Platon que j'ai rappelé au début, sont alors à la fois des sujets d'émerveillement, d'étude, de respect de la vie et de l'unité du cosmos.

### 3.

L'art et le mythe, écrit Ruyer, atteignent à une « vérité expressive ». L'exploration de l'univers par l'homme, ce drôle d'animal, s'en nourrit autant que des vérités scientifiques. Or certains esprits créateurs ont comme une faculté spéciale pour assembler pensée rationnelle et pensée symbolique dans une démarche unitaire, sans déperdition ni de logique ni de sens. Je ne prétends pas convoquer ici dans un palmarès tous ceux que j'ai eu la chance de croiser, (c'est au président de tresser des lauriers, non au nouveau membre). Je n'en retiendrai qu'un, qui conclura pour moi.

Joris Hoefnagel était né à Anvers en 1542. Fils d'un diamantaire, il étudia la peinture et voyagea dans toute l'Europe, en profitant pour réaliser des vues topographiques réunies plus tard en album. Auprès du duc Albert V de Bavière, puis à la cour impériale où l'appelle Rodolphe II, aidé de son fils Jacob, il se consacra à l'histoire naturelle et à la calligraphie. Dans ses enluminures qui prolongent la tradition des livres d'heures flamands du Moyen Âge, il fait vivre et perdurer les curiosités zoologiques et botaniques réunies par l'empereur collectionneur. A sa manière, il est un lointain précurseur d'Emile Gallé qui aima tant introduire des inscriptions poétiques dans ses œuvres.

À la surface de la feuille, les insectes se posent comme par surprise. La curiosité pour cette classe des animaux est alors une nouveauté. Le « Théâtre des insectes » de Thomas Moufet<sup>[7]</sup>, précurseur de l'entomologie moderne, fut composé dès les années 1590 et les « sept livres des insectes » d'Ulisse Aldrovandi publiés en 1602<sup>[8]</sup>. *L'insectum est insectus*, c'est-à-dire non disséqué, voire non sécable. Pourtant, si son anatomie paraît encore impraticable, sa morphologie fascine, et à la même époque celle des plantes est exaltée dans des gravures d'un raffinement croissant. Les insectes, les petits mollusques, l'herbier champêtre, merveilles jusque là inaperçues, bénéficient alors d'une sollicitude inspirée que l'emploi des lentilles « magnifie » encore, dans les deux sens du terme. Tant d'autorités, l'Écriture sainte, les Pères de l'Église, les naturalistes, plaident pour la promotion des plus humbles des vivants ! Pline l'Ancien avertissait déjà : *In minimis tota natura est* (« La perfection de la nature ne se manifeste nulle part aussi bien que chez les animaux les plus petits » (XI, 1)<sup>[9]</sup>. C'est un sujet qui met d'accord catholiques, protestants et libertins érudits : le « lis des champs » est plein d'enseignements.

Les merveilles ne sont pas seulement les raretés, les prodiges. Hoefnagel exalte implicitement la beauté du hasard apparent qui préside au spectacle de

la variété infinie du monde<sup>[10]</sup>, où voisinent tranquillement les êtres les plus communs et les merveilles déclarées. C'est là une nouvelle manière paradoxale, raffinée, de célébrer la Providence artiste, à laquelle le geste de l'artiste prête le concours de sa virtuosité mimétique et le poète sa musique. Ces harmoniques s'entendent dans les fragments érudits des anciens emblémistes. En des temps très troublés, l'emblème leur apparut comme un langage de paix. Ils avaient profondément médité les philosophes qui ont écrit sur les guerres animales et « la paix chez les bêtes » ; ils avaient la conviction que le sens habite l'univers, multiforme et subtil. Ainsi le heaume, plein de sang dans la guerre, devient en temps de paix une ruche pour les abeilles. Cette sagesse résonne encore dans telle observation plus proche de nous.



## Notes

[1] Le Politique, 272 b-c.

[2] Id., 272 e.

[3] Henry de Montherlant, *Service inutile*. Essais, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1963, p. 638.

[4] Raymond Ruyer, *L'homme, l'animal, la fonction symbolique*, Paris, 1964, p. 91.  
Voir : <http://www.hominides.com/html/references/origine-culture-langage-hypotheses.php>

[5] *Traité d'héraldique*, 1993, p. 135.

[6] Voir : <http://codicon.digitale-sammlungen.de/inventiconCod.icon.%20424.html>

[7] *Insectorum sive minimorum animalium theatrum* (Londres : T. Cotes, 1634).

[8] *De animalibus insectis libri septem* (Bologne : J. B. Bellagamba, 1602).

[9] *Naturalis historiae*, XI, 1.

[10] Voir la page II, 12 *des Archetypa*.